

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

DU MÊME AUTEUR

Le Moyen Âge sur le bout du nez. Lunettes, boutons et autres inventions médiévales, Les Belles Lettres, 2011.

Une journée au Moyen Âge (avec Arsenio Frugoni), Les Belles Lettres, 2013.

Le Moyen Âge par ses images, Les Belles Lettres, 2015.

Vivre en famille au Moyen Âge, Les Belles Lettres, 2017.

François. Le message caché dans les fresques d'Assise, Les Belles Lettres, 2020.

CHIARA FRUGONI

SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE

La vie d'un homme

Traduit de l'italien
par Catherine Dalarun-Mitrovitsa

PRÉFACE DE JACQUES LE GOFF

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Titre original : *Vita di un uomo. Francesco d'Assisi*

© 1995, 2001 et 2014, Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino

© Éditions Tallandier, 2021 pour la traduction française
et la présente édition

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4797-6

*À Pia,
mère et grand-mère,
près d'un petit lac.*

Préface

Au XIII^e siècle et à nouveau depuis la fin du XIX^e siècle, Francesco d'Assisi a fasciné hommes et femmes et les fascine toujours, plus que jamais même. Depuis quelques années le saint a suscité plusieurs biographies, dont certaines excellentes. Celle que lui consacre aujourd'hui Chiara Frugoni semble pourtant nous révéler sinon un inconnu, du moins un mal connu.

Histoire d'un homme miraculeux, ce petit livre ressemble lui-même à un miracle. Celui d'abord de montrer un homme immergé dans son époque, ressuscitée par une érudition sans faille et une sensibilité historique exceptionnelle, et en même temps un homme de notre temps. Il est certain que cette floraison d'ouvrages sur Francesco se nourrit des situations, des problèmes et des passions contemporaines : la réaction à la pauvreté, c'est-à-dire à l'argent, à la douleur, et aux misères du corps, l'aggravation à la fois répulsive et fascinante des processus de marginalisation, le désir de respecter et d'intégrer la nature dans la sensibilité humaine, la poussée, dans une société encore dominée par les traditions chrétiennes, vers une affirmation de la place et du rôle des laïcs et des femmes, l'aspiration à un regain de religiosité mêlée à une certaine méfiance à l'égard des Églises et des religions établies, l'attitude à avoir face à l'autre, comme

François face à l'hérétique et au musulman, l'effort pour limiter la violence des gens de guerre. Francesco, on le sait, se dérobe derrière une multiplicité de sources qui semblent souvent inconciliables. C'est ce qu'on appelle traditionnellement le problème des sources franciscaines. Elles ont fait naître divers Francesco, les uns presque hérétiques, d'autres, qu'il s'agisse des versions successives de la vie officielle de Thomas de Celano ou de la version « superofficielle » rédigée par saint Bonaventure après la destruction (heureusement pas complète) des vies antérieures, présentent un Francesco apprivoisé, édulcoré, inoffensif pour l'Église. De tous ces Francesco, Chiara Frugoni en a fait un seul qui n'est ni la somme, ni la moyenne de tous les autres mais qui intègre, sans taire les contradictions, les incertitudes et les tentations de voies diverses, toutes les informations authentiques pour constituer un être formidablement vivant, un vrai « homme », d'où le titre du livre.

Et cet humain, très humain, n'en est pas moins un saint, un vrai saint du XIII^e siècle (même si les stigmates, thème d'une précédente magnifique étude de Chiara Frugoni, lui donnent une dimension inouïe et extrême) suffisamment exemplaire et exceptionnel, totalement chrétien, pour être encore un saint aujourd'hui. S'il y a chez Chiara Frugoni la volonté de débarrasser Francesco de tous le *pathos* qui, volontairement ou non, aurait pu le dénaturer, l'étouffer, elle n'est mue par aucun désir iconoclaste. L'homme Francesco qu'elle retrouve n'est ni anachronique, ni déchristianisé ni désanctifié. Le saint et l'homme en lui ne font qu'un, avec « *le debolezze e i diffetti del carattere* ».

Mais le Francesco complet n'est pas donné d'un coup. La chronologie forme la structure de cette biographie,

car elle n'est pas simple écoulement du temps, elle est l'étoffe de la construction par lui-même et par sa vie de cet homme qui devient saint sans cesser d'être homme. Cette genèse diachronique, si elle met en valeur une continuité, une marche constante vers la réalisation de soi-même, n'ignore ni les ruptures, ni les crises de conscience nées du heurt de l'évolution intérieure avec les événements extérieurs qui mettent en cause et parfois même agressent cette marche difficile de Francesco : lente maturation de la « conversion » qui éclate enfin non comme un lieu commun de l'hagiographie, mais comme un progressif dépouillement dont on peut suivre dans les sources la genèse au cours des années d'une vie humaine concrète, voyages à Rome et dialogue conflictuel avec le centre de l'Église, voyages en Afrique et en Terre sainte et élaboration d'une réaction chrétienne nouvelle, non militaire, non agressive, différente de la croisade, face à l'Infidèle, problèmes et tourments devant la transformation, par évolution interne et par la volonté de l'Église, de la fraternité en ordre, crise culminante des stigmates. Sans s'enfermer dans les seuls *Fioretti* comme l'a fait le grand cinéaste, Chiara Frugoni atteint, à travers les sources premières de la vie de Francesco, le ton évangélique qui fait des *Fioretti* de Rossellini un des grands chefs-d'œuvre du cinéma.

Mieux qu'aucun autre biographe de Francesco, Chiara Frugoni, en faisant longuement référence à la littérature courtoise française de l'époque dont Francesco était nourri, montre l'empreinte profonde d'un amour courtois qui donne des expressions étonnantes aux sentiments de Francesco pour sa « dame », Madonna Povertà, et à son « *amore vero e intense del prossimo* », sans parler de sa courtoisie fraternelle à l'égard de toute la création,

y compris « *sora nostra Morte corporale* », don gracieux d'un seigneur en qui s'incarne un idéal féodal intériorisé en termes de famille, père, mère, frère, sœur... Et Chiara Frugoni rappelle que Francesco aurait composé une musique d'accompagnement pour le *Cantico delle creature* qu'il fallait entonner comme « *giullare di Dio* ».

Ce Francesco avec musique c'est évidemment aussi, avec la grande historienne de l'art qu'est l'auteur, un Francesco avec images même si, ayant consacré un grand livre antérieur à l'iconographie du saint, elle s'appuie surtout ici sur les textes. Mais pour elle (et ce devrait être l'attitude de tout historien) ce texte ne va pas sans image. De ce double intérêt est née une profondeur d'analyse remarquable. Le lecteur sera fasciné par les pages consacrées à la prédication de Francesco aux oiseaux. À ce propos, Chiara fait la remarque (et à ma connaissance elle est la première à le faire) profonde et éclairante que si l'Église a autorisé le laïc Francesco à prêcher, l'iconographie du XIII^e siècle ne le représente jamais prêchant à des hommes ou des femmes. Les oiseaux sont le seul public imagé de sa prédication.

En s'attachant à l'homme Francesco, Chiara Frugoni a su mettre en valeur les aspects de son comportement par lesquels il rompt avec le modèle traditionnel du saint, et même du dévot. Francesco est un homme (et donc un saint) joyeux, qui recommande la joie à ses disciples, qui aime la « *povertà, mai disgiunsa dalla letizia* ». Il est loin des mines tristes et sérieuses prônées par la spiritualité monastique traditionnelle définissant le moine comme « celui qui pleure » (*is qui luget*), le moine pleure mais le frère rit. Peu après lui, un autre saint laïc du XIII^e, le roi de France Louis IX, futur Saint Louis (à qui, tout jeune roi, en 1226, les frères franciscains avaient fait don

PRÉFACE

de l'oreiller sur lequel avait reposé la tête de Francesco mourant), aimera rire. Ce rire de Francesco fait partie de son tempérament, de sa vitalité, de sa spiritualité aussi. Chiara Frugoni loue justement en lui, à côté de « *l'insolito spirito di tolleranza di fronte a una chiesa in armi* », « *la grande libertà mentale* ». Liberté, nourrie de spontanéité et d'humilité, qui lui fit « *rifiutare una morte edificante* ». Il demande à son amie Jacqueline de Settesoli – Chiara Frugoni n'oublie pas les femmes dont les rapports avec Francesco ont été récemment présentés sous un jour nouveau par Jacques Dalarun – de lui apporter de Rome non seulement « *ceri e panno grezzo color cenere per cucire la tonaca da morto* » mais aussi ces dolcetti qu'il aimait tant : « *i mostaccioli, a base di mandorle, farina e miele* ».

L'ultime miracle de ce petit livre c'est de monter tout cet homme, tout cet homme saint dans un style simple et limpide, très franciscain, par lequel Chiara Frugoni a voulu le présenter aux « *giovani* », loin de leurs souvenirs scolaires, et aux adultes qui ne fréquentent ni le pèlerinage d'Assisi, ni les savants *convegni* sur le saint.

En le lisant je me suis reposé la question proverbiale : « Si je n'avais à emporter dans une île déserte qu'un seul livre sur Francesco, parmi tant d'ouvrages excellents, lequel prendrais-je ? » Et je me suis dit : « Celui de Chiara Frugoni parce qu'il fait merveilleusement vivre un homme simple et fascinant. »

Jacques LE GOFF

ENFANCE ET JEUNESSE

« Il y avait jadis à Assise, dans la vallée de Spolète, un homme du nom de François¹ » : c'est ainsi que Thomas de Celano, le premier biographe du saint, commence son récit. Ce qui nous semble une attaque du type « il était une fois » se voulait, au contraire, allusion savante. Thomas était un frère de haute culture ; aussi ne laissa-t-il pas lui échapper une belle introduction et décalqua, de la Bible, le début du livre de Job : « Il y avait jadis, au pays de Uç, un homme du nom de Job². »

François mourut le 4 octobre 1226. Thomas de Celano fut chargé par le pape Grégoire IX d'écrire sa *Vie* en toute hâte : le texte devait être prêt pour la cérémonie de canonisation du 16 juillet 1228, au cours de laquelle le pénitent d'Assise fut officiellement proclamé saint. Le pape, assisté des cardinaux, procéda à l'examen de tous les miracles survenus durant la vie et après la mort

1. Nous suivons, en règle générale, la traduction française des légendes franciscaines par T. Desbonnets et D. Vorreux, *Saint François d'Assise. Documents, écrits et premières biographies*, Paris, 1981 (N.d.T.).

2. Nous suivons, en règle générale, le texte de *La Sainte Bible*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, 1955 (N.d.T.).

de François : « On vérifie, on entend les témoins, on approuve, on consigne les guérisons reconnues comme authentiques. » Puis, toujours accompagné des cardinaux, le pontife se rendit à Assise et, au terme de la fastueuse cérémonie, proclama :

Pour la louange et la gloire du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la glorieuse Vierge Marie, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et pour l'honneur de la glorieuse Église romaine, vénérons sur terre le bienheureux père François, auquel le Seigneur a donné la gloire dans le ciel ; sur l'avis favorable de nos frères [les cardinaux] et des autres prélats, nous décrétons son inscription au catalogue des saints et la célébration de sa fête au jour anniversaire de sa mort.

Thomas réussit à venir à bout de son labeur avec un léger retard ; à moins que, comme c'est plus probable, il n'ait ajouté la deuxième et la troisième partie, toutes deux très brèves, dans un second temps, après qu'il eut assisté, à Assise, à la fête solennelle où François fut canonisé.

Notre biographe nous fait rencontrer son héros alors que celui-ci vient à peine d'avoir vingt-cinq ans, à la veille de sa conversion. C'est à partir de ce moment-là, en effet, que ses dévots admirateurs étaient intéressés à avoir des informations, des précisions : Thomas ne raconta donc pas la vie entière de son héros, mais il en brossa seulement la deuxième moitié, celle du jeune homme en marche vers la sainteté : aussitôt célèbre, controversé et inquiétant.

De l'enfant et du jeune homme, nous ne savons rien par conséquent. Certes, nous pouvons glaner quelques détails que l'auteur, ou d'autres après lui, ont laissé échapper,

comme par inadvertance. Nous parvenons à entrevoir le garçon d'Assise à travers certains traits, certains choix, certaines attitudes mentales du saint adulte. Mais pour ces premières années, force est de s'abandonner, de temps à autre, à une fantaisie raisonnée. Commençons cependant par les informations sûres.

Écoutons tout d'abord la *Légende des trois Compagnons*. C'est à Ange, Rufin et Léon, trois des amis les plus chers de François, que l'on doit cette *Légende*. Le mot, au Moyen Âge, doit être entendu dans son sens littéral : une légende est un récit écrit destiné à la lecture. Nous y apprenons que François naquit alors que son père, marchand de drap, se trouvait en France et qu'il reçut de sa mère le nom de Jean. Mais de retour, le père commença à l'appeler « François », autrement dit « le Français ». Le surnom fit évidemment fortune et le fils, même une fois devenu adulte, accepta de se laisser appeler ainsi par tout le monde. N'est-ce pas là le premier signe d'un comportement provocateur et sûr de soi de la part de François ? N'est-ce pas parce qu'il était conscient d'être destiné à se signaler et à se distinguer des autres jeunes gens de son âge qu'il comprit parfaitement la nécessité d'un surnom ?

Que sait-on de la mère ? Pica, Jeanne, même son nom est rien moins qu'avéré. Seules des sources tardives et peu fiables disent qu'elle aurait été noble et d'origine française. Faut-il imaginer que son mari, Pierre de Bernardone, en choisissant le nom de leur fils, ait voulu rappeler, par un geste d'affection, le pays d'origine de sa femme ? Si le français fut vraiment la langue maternelle de l'enfance de François, on comprend mieux pourquoi il aimait tant à s'exprimer en cette langue. L'explication est séduisante, pour expliquer le choix d'un nom encore très rare en ce temps-là : « singulier et insolite », note Thomas

de Celano. Mais elle manque de bases solides, même si les metteurs en scène qui ont raconté, à diverses reprises, l'histoire de François lui ont donné leur préférence. On a ensuite imaginé que le père aurait voulu faire de ce nom l'augure, pour son fils, d'un avenir riche de gains substantiels, en souvenir des bonnes affaires qu'il venait lui-même de conclure en terre de France, au moment où l'enfant voyait le jour. Ou bien faut-il penser que, par complexe d'infériorité à l'égard des nobles de vieille souche, Pierre voulut distinguer son fils par le choix d'un nom singulier, sans précédent dans sa famille de simple marchand enrichi ?

Il se peut encore que le surnom ait été donné à François alors qu'il était déjà adulte, au regard de l'enthousiasme avec lequel il lisait – et ce ne pouvait être qu'en français, à l'époque – les « chansons de geste », les romans d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde. Ces récits exaltaient la valeur des combattants, l'amour désintéressé pour la belle dame, la loyauté, la générosité, la courtoisie, autant de vertus qui, idéalement, appartenaient alors aux nobles et aux chevaliers. Ils exercèrent, sur le jeune François, une impression profonde et durable, comme nous le verrons. Sans doute, à leur lecture, se trouva-t-il vite à l'étroit dans le magasin plein à ras bord d'étoffes ; sans doute jugea-t-il bien dérisoires les propos de son père, de son frère Ange, obsédés par le soin exclusif des comptes et des gains, alors qu'il était, au-delà de la petite Assise, d'immenses forêts pleines d'ombres et d'aventures, de châteaux de rois et de reines, et surtout des chevaliers errants, libres de poursuivre leurs rêves.

Enfant, François fut envoyé à l'école proche de chez lui, dépendante de l'église Saint-Georges, là où, quelques décennies plus tard, il sera provisoirement enseveli.

À la place de cette ancienne église se dresse aujourd'hui la chapelle du Saint-Sacrement, dans l'église Sainte-Claire.

En guise de livre de lecture, on utilisait le psautier, recueil des psaumes en latin que les enfants apprenaient par cœur. Apprendre à lire, sous la très sévère direction du maître – la baguette était toujours à portée de main –, c'était à la fois s'initier à une autre langue, le latin, et commencer à recevoir une instruction religieuse. Sans doute François a-t-il joué sur l'étroit parvis qui s'ouvrait en face de l'église. En ce temps-là, enfants et adultes vivaient en effet volontiers dans la rue, car les maisons étaient petites, resserrées dans l'étau des murailles qui rendait l'espace aussi précieux que rare.

Ce devait être bon d'aller ainsi à l'air libre et de jouir, sans même y prendre garde, du panorama qui environne Assise. L'été, le vert des prés, des bois et des oliviers se mêlait aux parcelles de blé mûr, aux taches colorées des fleurs. La puissante volée des cloches, scandant le temps de la prière et du travail, emplissait l'air et dominait les voix des hommes et leurs appels. Les crieurs publics passaient de temps à autre, pour annoncer à grand renfort de trompe les décisions de la Commune. Saltimbanques et jongleurs donnaient parfois un spectacle, au son des fifres, des violes et des tambourins. Ce n'était pas là les seuls bruits de la cité ; le grincement des roues de charrettes, le martèlement rapide et rythmé des sabots des chevaux battant le pavé se mêlaient aux cris d'une foule d'animaux : oies, poules, brebis, chèvres, cochons et vaches. Aux yeux d'un enfant, les chevaux sont des animaux gigantesques ; aussi rêve-t-il de pouvoir les dominer. François les voyait passer, montés par des nobles parés d'habits précieux et chatoyants, que son imagination transformait en héros et paladins. Lui aussi, il n'aura

pas manqué de galoper sur un manche à balai en guise de monture. Peut-être même se fabriqua-t-il un cheval à roulettes, pour jouer au tournoi ; et, en disant ses prières du soir, peut-être demandait-il à Dieu non pas de devenir meilleur, mais d'obtenir un magnifique cheval, en vrai.

François naquit entre 1181 et 1182. En fait, c'est la date de sa conversion que les sources nous indiquent ; encore le font-elles assez approximativement. Et c'est d'elle qu'il faut partir pour calculer sa date de naissance. Vingt ans plus tôt, en 1160, l'empereur Frédéric I^{er}, le fameux Barberousse, sachant qu'il ne pouvait totalement se fier à son oncle Welf VI de Bavière, duc de Spolète et de Tuscie, avait décidé de soustraire à son emprise la zone de grande importance stratégique que constituaient Assise et les campagnes à l'entour. La cité formait, en effet, la pointe du duché qui regardait la ville voisine de Pérouse, quant à elle protégée par l'Église. Un comté fut découpé et confié à la cité d'Assise elle-même, qui bénéficia ainsi d'une autonomie à l'intérieur du duché de Spolète et parvint ensuite à jeter les bases d'institutions communales. L'Empire demeura toutefois, à Assise, présence visible et menaçante : dans la grande forteresse qui domine la ville et qu'on appelle la « Rocca » par antonomase, Barberousse séjourna en personne, comme l'attestent trois documents consignés entre 1177 et 1186 à l'intérieur même de ces puissants murs.

Nous ne nous attarderons pas sur les luttes continuelles qui, en un imbroglio de légitimités et de droits entrecroisés, opposèrent les empereurs souabes, les Communes italiennes naissantes, puis constituées, et la papauté qui, à partir d'Innocent III (élu pape en 1198, mort en 1216), avait lancé une énergique politique de reconquête des terres de l'Église et de ses libertés.

Avec la mort à l'improviste de Henri VI, fils de Barberousse, en 1197, le pouvoir impérial en Italie centrale s'effrita. À Assise, on voulut le jeter bas : en 1198, la Rocca, où logeait la garnison allemande, fut prise d'assaut et détruite. Des tensions éclatèrent aussi entre les composantes sociales de la Commune naissante. Les *homines populi*, *popolo minuto* et classe nouvelle de la bourgeoisie commerçante, s'insurgèrent en effet contre les *boni homines*, les « gens bien nés », chevaliers descendants de la vieille noblesse féodale. Probablement au service de l'empereur et donc de son parti, ces derniers possédaient des demeures fortifiées à l'intérieur de la cité, ainsi que des terres et des châteaux dans la campagne avoisinante, le « contado ». Les *boni homines* furent alors pour partie tués, pour partie mis en fuite, contraints à se réfugier dans leurs châteaux du « contado », tandis que leurs maisons-tours, dans Assise, étaient détruites et incendiées. Dans le même temps, on organisa la défense et on construisit en toute hâte des bastions autour de la cité. Il n'est pas impossible que le jeune François, désormais âgé de dix-sept ans, ait alors livré ses premiers combats dans les rangs du « peuple » et ait ainsi connu réellement – non plus seulement sur les miniatures colorées – la violence et l'horreur des blessures et des mutilations, qu'il ait vu mourir amis, enfants, hommes et femmes de son Assise natale. Mais il se peut qu'il ait aussi, en ces circonstances, appris à bâtir et à monter des murs, acquis l'habileté manuelle et les techniques de construction qu'il mettra plus tard en œuvre, lorsqu'il se consacrera, dans les premiers temps de sa conversion, à la restauration des églises et des chapelles en ruine.

Du fait de ces luttes, certaines familles nobles se réfugièrent dans la cité ennemie de Pérouse qui, par haine

d'Assise, les accueillit à bras ouverts : on compte parmi elles la famille de Claire, la future sainte. Le conflit déborda les limites de la cité et devint une guerre entre Assise et Pérouse. La bataille de 1203, livrée à Ponte San Giovanni sur le Tibre, tourna au plus mal pour les Assisiates comme pour François : capturé avec un grand nombre de ses concitoyens, il finit dans les prisons ennemies, où il resta plus d'un an. Toutefois, comme ce prisonnier insolite était « de mœurs nobles, on l'emprisonna avec les chevaliers ».

Si François avait appris le maniement des armes, le combat à pied et à cheval, il ne pouvait cependant pas consacrer tout son temps à ces activités, à la différence des jeunes nobles d'Assise, dont c'était au contraire la principale occupation. Certes, il devait travailler à la boutique pour devenir un bon commerçant. Mais il aspirait à changer de vie et de classe sociale, par les mérites conquis de haute lutte au combat et, pourquoi pas, grâce à un mariage avec quelque jeune fille de noble extraction.

Une fois qu'il eut grandi, nous apprend la *Légende des trois Compagnons*, et qu'il eut développé sa vive intelligence, François exerça le métier de son père, c'est-à-dire le négoce ; mais il le fit d'une manière bien différente, car il était plus joyeux et plus généreux que lui. Adonné aux jeux et aux chansons, de jour comme de nuit, il parcourait la ville d'Assise en compagnie de ceux de son âge. Il se montrait si large pour dépenser que tout ce qu'il pouvait avoir ou gagner, il le dilapidait en banquets ou en autres dépenses du même genre. À cause de cela, ses parents le reprénaient souvent, lui disant qu'il faisait de telles dépenses, pour lui et pour les autres, qu'on le prendrait sûrement pour le fils d'un grand prince et non pour le leur. Mais comme ils étaient riches et qu'ils l'adoraient,

ses parents acceptaient tout, ne voulant pas lui faire de la peine. Quant à lui, en tout il était large, ou plutôt prodigue, mais pour ses vêtements, il dépassait vraiment la mesure, se faisant faire des vêtements plus coûteux qu'il n'aurait convenu à son état. En matière de recherche, il était si frivole que, parfois, sur le même vêtement, il faisait coudre ensemble un tissu de grand prix et un autre de peu de valeur.

Sa mère, on le voit, répondait avec irritation aux commentaires des voisins étonnés et ébahis d'une telle prodigalité, défendant ce fils qui était son préféré.

Courtoisie et libéralité, vertus par excellence de l'aristocratie, telles sont les valeurs que François se propose de cultiver et de prendre pour modèle, faisant sienne l'idéologie chevaleresque. Ce sont des vertus qui ne lui appartiennent pas par la naissance.

C'était, pour ainsi dire, tout naturellement qu'il se montrait courtois en actes et en paroles : il avait décidé de ne dire à personne aucun mot injurieux ou honteux ; mieux encore, bien qu'il fût un jeune homme enjoué et dissipé, il se promit de ne rien répondre à ceux qui lui diraient des choses indécentes. À partir de là, sa renommée se répandit à peu près dans toute la province, au point que la plupart de ceux qui le connaissaient disaient qu'il deviendrait quelqu'un de grand.

Il avait en outre, malgré sa condition de marchand, le plaisir de dépenser sans compter les richesses. Il donnait volontiers et largement aux pauvres. En cette phase de sa vie, François n'est pas mû par la compassion pour les plus démunis, mais par le code social de ses amis nobles, qu'il

prend scrupuleusement à la lettre, comme s'il s'agissait d'une leçon à apprendre par cœur.

Un jour, tandis qu'il s'activait dans le magasin où il vendait du drap, un pauvre entra et lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu. Retenu par l'appât du gain et la direction du négoce, il lui refusa l'aumône ; mais touché par la grâce divine, il se reprocha d'avoir été grossier : « Si, se dit-il, ce pauvre t'avait demandé quelque chose au nom d'un grand comte ou d'un baron, à coup sûr tu lui aurais donné ce qu'il t'aurait demandé ; à plus forte raison, pour le Roi des rois et le Seigneur de tous, tu aurais dû le faire. »

Dans combien de chansons de geste, véritable catéchisme des laïcs de haut lignage, François n'a-t-il pu lire qu'il faut pratiquer la « largesse », c'est-à-dire la libéralité et la générosité ; ou suivre des conseils pareils à ceux qui sont dispensés au jeune Fromont, le fils du duc, dans *Garin le Lorrain*, ce roman du XIII^e siècle ?

Or vous convient férir d'éperon et honorer les gentils chevaliers. Donner aux pauvres pelisses de gris ou de vair. C'est une chose de quoi vraiment beaucoup je vous prie : c'est par le don qu'un homme de valeur atteint un haut prix.

Dans le *Roman des ailes* de Raoul de Houdenc, rédigé entre 1170 et 1230, on explique que, pour voler haut, « Bravoure » doit, en l'occurrence, se munir de deux ailes, « Libéralité » et « Courtoisie ».

Durant la longue crise qui précéda sa conversion, François fit un pèlerinage à Rome. Entré à Saint-Pierre, il trouva trop modestes les aumônes, rien que piécettes et

menue monnaie, faites au Prince des apôtres qui, selon lui, devait être « honoré avec magnificence ». Il jeta donc avec impétuosité une poignée d'argent qui, s'éparpillant bruyamment à terre, provoqua la stupeur de l'assistance. Encore un geste de démesure, propre à susciter l'admiration, même s'il s'inscrit ici sur fond de dévotion religieuse. Mais n'en est pas moins présente l'idée qu'il faut honorer un saint parce que c'est un grand prince. Voilà précisément l'idéal de François, que ses parents ne manquaient pas de réprover.

Le jeune marchand entendait transmuier la noblesse de mœurs en noblesse de rang, ce qui n'empêche pas qu'il eut toujours à souffrir de son origine, comme d'une marque indélébile. Sur la fin de sa vie, malade et couvert de plaies, il descend de l'âne qu'il monte, ayant deviné les pensées du compagnon qui le suit à pied : « Frère, il n'est ni juste ni convenable que je sois monté, alors que toi tu vas à pied, car dans le monde tu étais *plus noble* et plus riche que moi. » Il n'est jusqu'à l'ostentation de son vêtement, imitant la mode du *miparti*, cet habit d'étoffes précieuses divisé en deux moitiés de couleurs différentes, qui n'ait un air d'arrogance et de provocation. Pour se vêtir, François fait coudre ensemble un tissu précieux et un autre grossier, de peu de prix ; comme s'il prenait ses distances avec les habitudes familiales, sans oser pourtant les renier jusqu'au bout. Cette excentricité ne lui passera pas de sitôt : plus tard, placé à la tête d'une communauté, il prescrit de ravauder le froc des frères en utilisant toutes sortes de pièces et de morceaux. Il fixe sur son habit de bure une peau de renard, signalant ainsi, à l'*extérieur*, la présence de la pelisse jumelle cousue à l'*intérieur*, pour soulager la douleur de sa rate malade.

Prisonnier à Pérouse, il se montre gentil et affable avec un *miles*, c'est-à-dire un chevalier, lequel ne manque pas, bien au contraire, d'être distant et insultant : sans doute s'agissait-il d'un de ces nobles venus du « contado » ou d'une cité alliée, appelés à la rescousse par la Commune d'Assise pour prendre part à la désastreuse bataille de Ponte San Giovanni. Cet homme avait au moins deux raisons de se plaindre : se trouver en prison et, de surcroît, en quelle compagnie, celle de gens de peu, marchands et artisans enrichis, pas même ses pairs ! Ce petit épisode est tout aussi révélateur des choix de François, qui sélectionne soigneusement les personnes avec lesquelles il se lie d'amitié. Tandis que ses compagnons de prison se décourageaient et s'attristaient, François, gai et jovial par nature, loin de s'abandonner à la dépression, laissait éclater sa gaieté et semblait se réjouir de se trouver dans une telle situation. Son comportement poussa l'un des prisonniers, qui, de toute évidence, n'en pouvait plus de passer ses journées dans de pareils désagréments, à exploser et à le traiter de fou et de dément. François lui répondit alors sur un ton vibrant : « Que pensez-vous de moi ? Le monde entier m'adorera plus tard ! »

La joie est un trait caractéristique de François : la *Légende des trois Compagnons* la présente comme une composante de son caractère. Difficile à dire : quand bien même elle aurait été une qualité innée, il est certain que François la cultiva, au prix d'un contrôle de soi vigilant, résolu à sublimer toute douleur et toute souffrance du corps et de l'âme par une inébranlable force intérieure. Au temps où il pensait encore devenir prince, il faisait preuve des vertus de courage et d'endurance physique, forgées dans le maniement des armes, par une longue accoutumance aux dangers et aux douleurs qu'infligent

les blessures. Lorsqu'il prend résolument la décision de suivre l'exemple du Christ, il a recours aux vertus de patience sereine et d'obéissance joyeuse : la patience, qui permet de supporter la volonté d'autrui ; l'obéissance, qui domine et fait plier l'ambition et cet orgueil qui consiste à se croire meilleur que les autres.

Mais pour le moment, la longue détention ne parvient pas à étouffer les rêves du jeune homme de vingt ans, bien décidé à faire son chemin à la pointe de son épée. Au bout d'un an, les portes de la prison de Pérouse s'ouvrent enfin. François et ses compagnons retournent à Assise, peut-être à la faveur de la *charte de paix* établie en 1203. Ce pacte impliquait aussi le retour dans la cité des *boni homines*, assorti de clauses très pesantes pour les « populaires ». Ces derniers se voyaient contraints de reconstruire les maisons-tours des exilés, de continuer à prêter les *hominities*, c'est-à-dire de se soumettre à une série de corvées, sans avoir la disposition de leurs propres biens : en somme un retour à la situation d'avant 1198.

Le François que sa famille retrouve et serre dans ses bras est un homme gravement malade : si sa volonté a résisté à la terrible expérience de Pérouse, sa constitution fragile en sort éprouvée. Pendant une longue période, François n'est plus qu'un pauvre infirme.

Progressivement, il reprend le dessus. S'appuyant sur un bâton, il fait quelques pas dans la maison. Puis, il s'enhardit un peu, il sort. Se mouvant à grand-peine, tout embarrassé, il est amené à réfléchir :

Il se faisait une fête d'aller contempler la campagne environnante. Mais tout ce qui est plaisant à voir, la beauté des champs, l'aspect riant des vignes et des bois, tout avait perdu son charme. Il resta stupéfait du changement

si soudain survenu en lui-même et taxa de suprême folie l'attachement à tous ces biens.

Thomas de Celano fait coïncider cette longue période d'inactivité avec le début d'une crise profonde, pleine de pensées ruminées, de décisions prises et aussitôt abandonnées. Il entend suggérer que cette réaction n'était pas le simple fruit de l'apathie passagère d'un convalescent, mais les prémisses, voulues par le Ciel, d'un total retournement intérieur. À partir du moment où il découvre que ce qu'il voyait autour de lui n'avait plus le moindre attrait, François « commença à se mépriser lui-même et à déprécier tout ce qu'il avait précédemment admiré et aimé. Pas intégralement, toutefois, ni à fond, car il ne s'était pas encore libéré des entraves de la vanité et n'avait pas encore secoué le joug de son criminel esclavage ». Le biographe se laisse ensuite aller à un long commentaire moralisant sur la puissance des vices, qui deviennent en réalité une seconde nature. Thomas force un peu l'interprétation, mais c'est avec pertinence qu'il fait de la campagne environnante un écho du désarroi de François, brochant ainsi un portrait parfaitement cohérent du point de vue psychologique. On a presque l'impression que c'est François qui invente le paysage, par la faculté qu'il a de le voir et de l'aimer. Plus tard, vivant désormais avec ses frères, il recommande au frère jardinier

de ne pas tout planter en légumes, mais de laisser une partie du terrain pour les plantes vivaces qui produiraient, en leur temps, nos sœurs les fleurs. Il disait même que le frère jardinier devait réserver dans un coin l'emplacement d'un beau jardinet, où il mettrait toutes sortes d'herbes aromatiques et de plantes à fleurs, afin qu'en leur saison

elles invitent à la louange de Dieu tout homme qui les regarderait.

En prison, François avait souhaité revoir sa cité d'Assise, ses amis, ses parents, sa famille. Voici qu'à présent tout lui était au contraire devenu étranger et indifférent. Surtout, il avait l'impression de ne plus avoir aucun but dans la vie. Mettre toute son énergie à gagner de l'argent, comme son père ou son frère Ange, ne lui disait vraiment rien et n'aurait pas suffi à remplir son existence. Conquérir la gloire au combat : était-ce encore possible maintenant qu'il avait constaté la fragilité de sa constitution ? Ou fallait-il plutôt prendre patience, espérer que revienne le goût des divertissements d'antan, reprendre des forces, recommencer à galoper et à s'exercer au maniement des armes ?

Telles sont les pensées que nous prêtons à François convalescent. La *Légende des trois Compagnons* dit seulement qu'après son retour à Assise quelques années passèrent avant que ne se représente la grande occasion de réaliser ses rêves de gloire. Le récit continue ainsi : « Quelques années plus tard, un noble d'Assise prépare tout son fournement pour aller en Pouille et y gagner plus d'argent ou plus d'honneur. » Il faut ici rappeler qu'en Italie méridionale le pape Innocent III avait à affronter les troupes impériales conduites par Markwald d'Anweiler. Deux affaires particulièrement délicates et importantes étaient en jeu : la récupération du patrimoine de l'Église et la tutelle du jeune fils de Henri VI, le futur empereur Frédéric II. Le pontife avait alors pensé s'appuyer sur un habile homme d'armes, Gauthier de Brienne. Ce dernier, qui avait épousé la fille de Tancrède de Lecce, brigait les grands fiefs de Pouille : il fut bien heureux de rassembler

dans une armée de fortune tous ceux qui désiraient participer à l'expédition ; le « noble d'Assise », dont parle la *Légende des trois Compagnons*, était du nombre.

Mis au courant de l'entreprise, François eut aussitôt l'idée de se joindre à son concitoyen :

Dans l'espoir d'être fait chevalier par le comte Gentile, il se prépare les vêtements les plus précieux possible : inférieur à son compagnon sur le plan de la richesse, il entendait lui être supérieur par le faste.

C'est ainsi que se comportaient les chevaliers des romans. Dans le *Cligès* de Chrétien de Troyes, le fils de l'empereur de Grèce demande congé à son père en disant :

Je veux avoir grande plineté de votre or et de votre argent et tels compagnons de votre maison que je choisirai, car j'ai le dessein de quitter votre Empire. J'irai présenter mon service au roi régnant sur la Bretagne pour que chevalier il me fasse¹.

Le père lui en accorde la permission à contrecœur, non sans lui faire de pressantes recommandations :

Cher fils, dit-il, puisque je vous vois si désireux de l'honneur, je ne dois rien faire qui ne soit pour votre plaisir. Vous pouvez prendre dans mon trésor deux barges pleines d'or et d'argent. Ayez soin de toujours vous comporter avec grande libéralité, courtoisie et belles manières [...], de donner et de dépenser avec largesse.

1. Nous suivons l'adaptation en français moderne de J.-P. Foucher, *Chrétien de Troyes. Romans de la Table ronde*, Paris, 1970 (N.d.T.).